

UN

Osterville, cap Cod, Massachusetts

Je n'ai pas reconnu la femme qui apparaissait dans le miroir en pied devant moi.

— Expire, m'a recommandé Sophie, ma meilleure amie. Combien tu as perdu de poids depuis le dernier essayage ?

— Je ne sais pas.

La robe pendait sur moi.

— On ne peut pas rembourrer avec quelque chose ?

Sophie a tiré deux objets en gel de sa robe.

— Tiens, regarde ce que ça donne avec ça.

J'ai patienté pendant qu'elle défaisait les boutons dans mon dos. Jamais je n'aurais imaginé avoir cette allure le jour de mon mariage ; ce n'était pas beau à voir.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu portes cette horreur.

— Laisse tomber. Mère l'a choisie.

Sophie a levé les yeux au ciel.

— Je sais, j'étais là. Ce modèle aurait convenu à Rose ou même à ta mère. Mais il ne te ressemble absolument pas.

J'ai respiré profondément, puis j'ai fourré les coussins en silicone dans mon corset. Mes seins se sont dressés, mais sans déborder. Sophie m'a reboutonnée. Je comprenais parfaitement ce qu'elle voulait dire en parlant de la robe. Elle manquait de simplicité, et j'avais l'air d'un cintre portant une meringue.

— Désolée d'avoir mentionné Rose, s'est-elle excusée.

— Ça va.

Sophie m'a brièvement serrée dans ses bras ; nous avons toutes les deux refoulé notre émotion d'un battement de paupières. J'avais mis bien trop de mascara pour pleurer.

— Tu es prête ?

Ma mère, Jane, venait d'entrer dans la pièce sans frapper. Elle m'a examinée des pieds à la tête. J'ai retenu mon souffle.

— Tu es...

Mère s'est approchée de moi et a ajusté mon décolleté sur les courbes renforcées de ma poitrine.

— ... parfaite.

— Merci.

Un nouveau coup d'œil au miroir m'a confirmé qu'elle mentait. Elle se tenait, tellement menue, à côté de moi, regardant nos reflets. Sa robe lilas mettait en valeur ses cheveux blonds. J'avais hérité de sa bouche ; nous avions les mêmes lèvres pleines. Mais, avec ma silhouette de grande brune dégingandée, la ressemblance s'arrêtait là. Rose avait été le portrait de notre mère.

— Je savais que j'avais raison pour la robe. Elle te va bien mieux que celle que tu préférerais.

J'ai hoché la tête. À ce stade, protester n'aurait servi à rien. J'avais trop attendu.

Autour de l'église, les feuilles des bouleaux étaient immobiles, comme si le temps s'était arrêté. Pourtant, j'entendais les bavardages à l'intérieur. Je me tenais sur le porche, où j'essayais de respirer dans cet air lourd, menaçant. Malgré la brume légère, il faisait près de quarante degrés. Comment pouvait-il faire aussi chaud début juin au cap Cod ?

— Tout va bien ? m'a demandé papa, qui venait d'apparaître derrière moi.

Il m'a prise par le coude. J'ai froncé les sourcils, mais, quand je me suis retournée, je lui ai souri.

— Nerveuse ?

Il a consulté sa montre. Trois heures de l'après-midi. D'un

moment à l'autre, la musique donnerait le signal de ma dernière marche de célibataire. J'ai regardé dans l'allée centrale. L'église était envahie de fleurs roses – des lys, pour être précise. L'autel disparaissait presque sous la masse de fleurs de toutes les nuances de cette fichue couleur, avec une dominante pâle. J'ai toujours détesté le rose. J'aurais dû protester, mais je ne l'avais pas fait. À côté de l'autel se trouvait mon fiancé, John : grand, blond et séduisant ; même lui n'avait pas échappé à cette couleur, avec son gilet assorti aux robes des petites filles qui, telles des poupées, virevoltaient autour de mes genoux, empestant les lys roses qu'elles serraient dans leurs poings.

J'ai tenu mon bouquet loin de moi. En temps normal, l'odeur des lys était déjà envahissante, mais, par cette chaleur, c'était bien pire, contrairement au parfum d'autres fleurs. J'ai regardé papa dans les yeux.

— À quoi penses-tu, Jude ?

J'ai posé la tête sur son épaule une seconde.

— À notre jardin, à Abu Dhabi.

— Là-bas aussi, quelle chaleur !...

— Oui.

Je ne gardais que de bons souvenirs de notre séjour à Abu Dhabi. Rose était en bonne santé, mère, plus calme, et quel jardin sublime ! Aujourd'hui encore, sa simple évocation faisait remonter des senteurs de frangipane et de jasmin.

— J'adorais ce jardin, ai-je dit.

— Moi aussi.

Papa a ajusté son gilet. Dans cette étuve, j'avais déjà du mal avec ma robe. Ce devait être un véritable enfer en jaquette.

— Le premier que nous avons planté en partant de zéro.

— C'est loin, tout ça.

Il a posé sa main sur mon bras.

— Presque vingt ans.

La musique s'est arrêtée. Papa a serré mon bras plus fort. J'ai soudain eu la bouche sèche.

— Prête ? a-t-il demandé.

J'ai hoché la tête, mais ensuite j'ai vu mère faire un signe en direction de la galerie où était installée la chorale.

— Fausse alerte.

Papa a sorti un mouchoir de sa poche pour s'éponger le front. J'ai touché le bouton de rose ramolli qui pendait à sa boutonnière.

— Ni moi ni cette rose ne sommes faits pour cette chaleur, a-t-il expliqué, rangeant son mouchoir.

— J'aime les roses, pourtant.

Une boule s'est formée dans ma gorge.

— Elle aurait adoré tout ça, a-t-il dit, embrassant l'église du regard. Elle est présente en esprit.

Trouvant ma main, il l'a serrée.

— Ta mère redescend l'allée centrale. Je ferais mieux d'aller voir ce qui nous retarde.

Il s'est hâté de la rejoindre. L'église était bondée : cinq cents personnes, toutes sur leur trente-et-un. John et moi n'en connaissons guère plus de la moitié, et seule une centaine comptait vraiment parmi nos amis. Mes parents avaient fait une folie, et je n'avais pas eu le cœur de les retenir. Après tout, une nouvelle occasion ne se présenterait pas. J'étais leur fille unique, désormais, et je l'avais été ces dix-huit dernières années. Je ne pouvais pas faire moins. Ils ne verraient jamais le mariage de Rose ; le mien était donc leur seule chance d'organiser une grande réception. Ils se tenaient à côté du premier banc, penchés l'un vers l'autre. Autour d'eux, l'assistance bourdonnait du murmure des conversations. Les décorations masquaient les lignes simples de l'église. Aucun détail n'avait échappé à l'attention de mère.

Fermant les yeux, je me suis demandé ce qui nous retardait. Je tripotais mon bracelet à breloques. À force de frotter la bosse du chameau chaque fois que je souhaitais que Rose soit avec moi, j'aurais dû finir par l'user. J'avais adoré ma sœur aînée, née sept ans avant moi. Si elle avait toujours été là, si son rein malade ne l'avait pas tuée, je ne serais pas aussi nerveuse, et mère ne ferait pas autant d'histoires. La musique a changé et j'ai ouvert les yeux. Où était papa ? Ne devons-nous pas descendre l'allée centrale ensemble ? Fouillant l'église du regard, je l'ai vu qui installait mère. Après avoir déposé un baiser sur sa tempe, il s'est éloigné. Une voiture s'est arrêtée

au pied des marches. Reconnaisant la cheville épaisse qui en sortait, je me suis précipitée pour aider ma grand-tante Agnes à s'extraire du véhicule. Elle m'a chassée avec sa canne, tandis que son chauffeur accourait à son tour.

— Je suis contente de ne pas être en retard.

Attrapant l'autre canne que lui tendait le chauffeur, elle s'est dirigée vers l'escalier. Je l'ai escortée, prête à la soutenir. À quatre-vingt-quatorze ans, elle vivait toujours de façon indépendante malgré les pressions de son entourage – sauf moi – pour la convaincre d'entrer en maison de retraite.

— Je n'ai pas besoin qu'on me dorlote, Jude.

Elle s'est tournée vers moi.

— J'ai réussi à rester en vie jusqu'au jour de ton mariage ; alors, quelques marches ne me font pas peur.

J'admirais son énergie. Mais, malgré son insistance à se débrouiller toute seule, j'ai cherché du regard un des placeurs. Traditionnellement, placer les invités n'entraîne pas dans les attributions de la future mariée, mais, pour Agnes, j'étais prête à faire une exception (et risquer le courroux maternel).

Une fois devant la porte, elle a repris son souffle et en a profité pour m'examiner des pieds à la tête.

— Les chaussures sont jolies. La robe, vraiment horrible. Une idée de ta mère, je suppose. Rien ni personne ne lui résiste.

J'ai ouvert la bouche pour répondre, puis je me suis ravisée.

— Tu es vraiment adorable, mais tu as toujours été trop docile à mon goût. J'ai beau chercher, j'ai l'impression que le cran des Warren te fait défaut.

Sa voix a résonné, et je me suis demandé si elle avait oublié d'allumer son appareil auditif. J'ai posé la main sur son bras.

— D'ailleurs, ça vaut aussi pour ton père. Ta mère l'a toujours tenu par les couilles, pour ce que j'en sais.

J'ai regardé autour de nous, espérant que personne ne l'entende au-dessus de l'orgue. La serrant par le coude, j'ai commencé à la faire avancer dans l'église quand le petit ami de Sophie, Tim, est venu à mon secours.

— Beau gosse, a remarqué Agnes avant de prendre son bras et de se tourner vers moi en me lançant un clin d'œil.

J'ai rebroussé chemin vers l'entrée, sentant la colère de mère, alors que son regard me transperçait. Une goutte de sueur a coulé dans mon décolleté. Une brise passagère a agité les feuilles délicates des bouleaux. Seul un orage pourrait dissiper l'atmosphère oppressante.

Au bout de l'allée centrale, j'ai aperçu John à côté de son garçon d'honneur. Il semblait si distant, si cérémonieux. Croisant mon regard, il m'a souri. Tout allait bien se passer. Un peu de nervosité n'avait rien d'anormal.

— Ce mariage est une belle réussite pour Jane, a dit une femme, audible malgré la musique. Elle y travaille depuis des années.

— Oui, a répondu une autre. Les Stewart sont une excellente famille, et John est déjà associé dans son cabinet. Mais je dois vous avouer que je ne comprends pas ce qu'il trouve à la fille Warren. Elle ne ressemble en rien à Jane ; elle manque totalement de style. Jane a bien fait de la marier.

Elles ont toutes les deux regardé ma mère qui regagnait sa place. Je ne les connaissais pas, mais elles semblaient tout savoir de moi. Des amis de ma mère, probablement. Elle avait été aux anges quand je m'étais mise à sortir avec John. En y repensant, elle m'avait poussée vers ce jour depuis ce moment-là. John était-il mon choix ou le sien ?

Le bouquet en cascade que je tenais frôlait le sol. Soudain, mes mains ont tremblé, comme animées d'une vie propre, et j'ai laissé tomber cette espèce de barbe à papa. L'une des petites filles s'est précipitée pour la ramasser ; j'ai tendu la main, observant la conception ingénieuse de l'arrangement. Ça ne collait pas. Ce n'était pas *moi*. J'étais en train de faire une grosse erreur. Baissant le bras, j'ai couru aussi vite que mes chaussures me le permettaient sans jamais regarder en arrière.

Le flot a léché les ongles rouges de mes orteils et mouillé la mousse blanche brillante de ma robe de mariée. À cause de mes yeux voilés de larmes, tout me semblait avoir viré au rose, comme ces fichus lys. En l'espace de quelques heures, l'eau salée du Gulf Stream avait retiré toute rigidité à la jupe

qui pendait mollement contre mes jambes. Je me sentais enfin réconciliée avec cette satanée robe.

Une mouette a piqué sous la surface. Je me suis frotté les yeux pour voir si sa tentative avait été couronnée de succès. J'ai souri en constatant qu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait. Elle au moins savait ce qu'elle voulait. Moi, pas. Grosse différence. Et je m'en étais rendu compte au pire moment.

J'ai eu du mal à me lever. Mes jambes étaient un peu ankylosées : j'étais restée trop longtemps assise à contempler l'océan. Il n'avait pas de réponse à m'apporter. J'avais perdu la notion du temps, mais maintenant il me fallait rentrer et affronter tout le monde. Le soleil s'était couché ; j'aurais dû être en route pour Boston et ma nuit de noces (et ensuite, lune de miel dans le Maine), pas debout à côté d'une tour de maître-nageur déserte. Regardant à nouveau l'océan, j'ai enfin pris conscience de l'énormité de ce que je venais de faire. Je devais parler à John, mais je n'avais pas le début d'une explication à lui fournir. Regrettant de ne pas avoir de téléphone sur moi, je me suis efforcée d'enlever le plus gros du sable de ma robe. Une robe trempée, un voile et une paire de talons hauts inutiles, voilà tout ce que j'avais. La robe qui entravait mes mouvements. Elle n'était déjà pas légère à l'origine, mais j'avais voulu faire plaisir à mère (elle avait semblé si enthousiaste). D'une certaine façon, cette journée aurait dû être aussi importante pour elle que pour moi.

Mes jambes me faisaient mal. J'avais l'impression de marcher depuis des heures. Un automobiliste qui me dépassait à toute allure a klaxonné. Je devais ressembler à un épouvantail ; plus tôt je me changerais, mieux ça vaudrait. Bientôt, la maison est apparue, et je me suis arrêtée.

Les parterres en façade explosaient en une débauche de couleurs, entre les tons criards des hémérocailles orange et ceux plus doux des pivoinies blanches. Papa avait travaillé corps et âme pour que le jardin soit beau pour ce jour. *Mon* jour... J'ai fermé les yeux. Ces moments heureux où John et moi avions aidé mon père semblaient remonter à une éternité, pas à quelques semaines.

Les employés du traiteur sont sortis, et je me suis cachée à l'ombre d'un grand pin. Après qu'ils sont retournés à l'intérieur, j'ai clopiné jusqu'à la pelouse, d'où j'ai examiné ma seule constante dans une vie d'itinérance : cette maison en bardage avec des volets vert foncé. Nous y avons passé tous nos étés et, quand papa avait pris sa retraite, nous y avons élu domicile de manière permanente. Je n'avais pas envie d'entrer. Mère serait dans tous ses états, et elle avait de bonnes raisons pour cela.

Tout semblait calme, mais c'était peut-être trompeur. De cet angle, on n'aurait jamais cru que la maison se trouvait au bord de l'eau, et non au fond des bois. Pourtant, il suffisait de franchir la porte et de la traverser pour tomber sur l'Eel River. Mon grand-père avait fait bâtir ce chalet d'été dans les années 1920. À cette époque, on venait au cap Cod en train, avec ses malles et ses domestiques qu'il fallait bien loger aussi.

J'avais fait faux bond à tout le monde en ne me présentant pas à l'autel. Tout était tellement clair dans mon esprit, mais comment expliquer les choses sans causer davantage de peine à mon entourage ? Des heures après ma décision, j'allais devoir répondre de mes actes. Avec ses lumières aux fenêtres, la maison avait l'air joyeuse, parée pour la fête. *Ma* fête. Mais j'arrivais, alors que tout était déjà terminé. À l'idée de ce que ça avait dû coûter, j'ai eu les larmes aux yeux. Chassant ces pensées, j'ai compris que ce n'était pas la peur de l'immense mécontentement de mère qui me retenait, mais bien d'affronter la déception de papa. Comment allais-je expliquer mon comportement à l'homme qui m'avait toujours soutenue ?

Je me suis dirigée vers ma voiture garée un peu à l'écart, dans l'attente de mon retour de lune de miel. Que faisait John en ce moment ? Il était probablement en train de se soûler. Je devais d'abord me changer.

Tant que je serais engoncée dans cette fichue robe, je serais incapable de faire quoi que ce soit. Aussi discrètement que possible, j'ai avancé vers la petite porte où les bruits de chaises qu'on empilait et les ordres lancés couvraient presque la voix de ma mère. J'ai tendu l'oreille.

— Qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête de cette enfant ?

Son accent anglais était toujours plus prononcé quand elle était en colère. Ses mots ont porté jusque dans l'air nocturne.

Une *enfant* ? À trente ans, on n'est plus une enfant. J'ai commencé à sortir de l'ombre, mais j'ai marqué une pause, alors qu'elle poursuivait.

— Quelle idiote !

— Jane, l'a coupée papa.

— Comment a-t-elle pu être assez sottre pour abandonner John à l'autel ? Pourquoi s'est-elle sentie obligée d'être tellement mélodramatique ?

Elle s'est interrompue.

— Tu as vu l'expression de Mary ? Son fils chéri, ridiculisé... et par notre fille. Ils ne nous adresseront probablement plus jamais la parole.

— C'était terrible.

La voix de papa s'est brisée.

— Je n'ai jamais été aussi gênée de toute ma vie, a soupilé Jane. Je ne sais pas si je pourrai à nouveau me montrer en public un jour.

Ne pouvant voir mon père, je n'ai pas su s'il abondait dans son sens ou non.

— Tu es fatiguée, a-t-il répondu. Tu as travaillé si dur pour faire de ce mariage une journée exceptionnelle pour elle.

Sa voix s'est estompée.

— D'ailleurs, où diable est-elle passée ?

Jane a soupilé.

— Je suis sûr qu'elle va bien ; elle ne pense qu'à elle, et certainement pas à John et ses parents, ou à nous. N'a-t-elle pas toujours été comme ça ? Je suis terriblement déçue.

— Moi aussi.

— Rose n'aurait jamais fait une chose pareille. Elle était tellement prévenante, pas du tout égoïste.

Jane a sangloté. Je suis restée dans l'obscurité, incapable de bouger. Les paroles de mère ont résonné dans ma tête. Elle avait raison. Rose n'aurait jamais agi de la sorte.